



Mad Kerven sortit de sa hutte, et salua humblement sa visiteuse.—Page 18, col. 1

LA ROCHE-QUI-TUE

HAINES DE RACE

(SUITE)

Cinq années s'étaient écoulées depuis son départ, cinq années pendant lesquelles il n'avait pas vu Ameline. L'adolescent était alors un homme, l'enfant était devenue une femme.

Tout le temps qu'Alain avait passé sur mer, il l'avait consacré sans arrière-pensée à la glorieuse carrière qu'il s'était choisie, s'efforçant d'arracher de son cœur l'affection sans espoir qui y avait pris naissance. Il n'y était point parvenu. La chère et cruelle image l'avait suivi, emplissant ses yeux et son cœur, jetant dans ses rêves la douceur de son sourire, y suscitant es plus héroïques projets.

« Si je meurs, se disait le vaillant garçon, elle me pleurera peut-être, et si Dieu m'accorde la gloire, elle l'apprendra et peut-être sentira-t-elle mon souvenir revivre dans les brumes de ce passé où j'étais pour elle un frère tendrement chéri. »

Dieu lui avait accordé la gloire, et son nom, porté par les voix de la renommée, avait plus d'une fois ému le cœur de la jeune fille.

Et voilà qu'il revenait entouré d'une auréole, jeune, précédé d'un renom de vaillance. Il retrouvait, plus séduisante qu'il ne l'avait jamais connue, la femme qu'il aurait voulu épouser.

Ameline s'était-elle aperçue de cette noble et muette tendresse vouée au désespoir ? Alain ne le sut pas.

Un événement se produisit qui, en donnant un autre cours aux pensées de l'officier, lui permit de donner un autre aliment à l'âpre désir de dévouement qui transfigurait son affection silencieuse, qui la sublimait en quelque sorte.

Ameline avait dix-neuf ans et le moment était venu pour elle de songer au mariage.

Jeune et belle comme elle l'était, elle pouvait choisir. Les soupirants ne manquaient pas ; ce qu'on nomme les « beaux partis » se présentaient par dou-

zaines, attirés autant par les charmes de l'héritière orpheline que par les nombreux millions de sa dot.

Mais la jeune comtesse était une vraie Bretonne, ancrée dans ses résolutions.

Elle n'entendait point perdre sa race, s'unir à un étranger. Comme ses pères elle voulait retrouver son sang dans l'homme qui serait son époux. Or il n'y avait plus de Kergroaz en Bretagne. Le seul homme de même famille qu'elle aurait pu épouser parmi ses compatriotes était le marquis de Féror, de trente ans plus âgé qu'elle, son parent d'ailleurs, veuf et oncle de la jeune comtesse de Plestin, à laquelle il avait promis son héritage.

Mais le marquis était un homme juste et un homme de sens.

Il redouta le ridicule qui pourrait jaillir sur lui, lorsque le peuple critiquerait cette union d'un quinquagénaire épousant une jeune fille de dix-neuf ans. Il ne voulut pas mettre son ombre sur cette jeunesse radieuse, encourir le dédain de celle que la nature, en la parant de tous ses dons, avait en quelque sorte prédestinée au rayonnement éclatant de sa beauté.

Il accueillit donc avec un peu d'humeur les démarches que l'intendant Jean de Coatguen tenta près de lui à ce sujet.

« Puisqu'il s'agit de marier ma nièce, s'écria-t-il, et qu'il n'existe pas en Bretagne d'autre Kergroaz que moi, je me fais fort de lui trouver un mari ailleurs que dans notre Armorique. »

Et ce fut ainsi que l'oncle présenta, comme candidat « sérieux » à la main d'Ameline, un Kergroaz authentique, mais dont la nationalité s'était modifiée au cours des siècles. Le comte Arthur de Kergroaz n'était ni Breton ni Français. Il venait du pays de Galles où sa famille avait dû s'établir au moment de la conquête normande. Cette branche des Kergroaz, connue sous le nom de lord Killerton, ne s'était pas conservée pure comme la souche bretonne. Les al-

liances y avaient introduit tant de sève saxonne, que le comte Arthur pouvait être tenu pour un véritable Anglo-Saxon.

Et il l'était vraiment, d'âme comme de sang, entièrement rallié à la patrie que ses pères s'étaient donnée au XI^e siècle, haïssant la France, rêvant d'y établir l'hégémonie britannique, ou, tout au moins, d'en détacher un morceau suffisant pour le rattacher à l'Angleterre.

Au moral, le comte Arthur était la plus absolue personnification de « l'âme anglaise » XVIII^e siècle. Il avait tous les vices et ne possédait d'autre vertu que le courage, pareil en cela au héros Plantagenet, Richard Cœur de Lion. Aucune croyance ne venait compenser ni tempérer l'ardeur effrénée de ses passions. Joueur, débauché, il avait plus que compromis son héritage du pays de Galles. La ruine le menaçait, et il ne fallait qu'un beau mariage pour rétablir ses affaires.

Tel était l'homme que, pour son propre malheur, le marquis de Féror allait chercher en Angleterre.

Il connaissait depuis longtemps la France et Paris, où s'était passée la plus grande partie de sa jeunesse. Il en parlait la langue couramment, bien qu'il n'eût jamais pu se défaire entièrement de l'accent qui laisse toujours sa marque aux insulaires. Il vint donc en Bretagne, au manoir de la Croix, où il s'ennuya avec une bonne grâce de grand seigneur.

Certes, il trouva Ameline à son goût, mais la raison perverse qui le guidait ne lui montra dans la jeune femme qu'une proie, l'héritière de millions qu'il saurait employer, lui, Kergroaz, au service de ses propres intérêts autant qu'à celui de son pays. Et dès ce moment l'arrêt de mort d'Ameline fut porté.

On était au début de la Révolution. Une vaste conjuration étrangère, ourdie aux quatre vents du ciel, avait comploté la ruine et la mort de la noble nation occidentale. N'était-on pas au temps des partages de peuples ? Catherine de Russie, Frédéric de Prusse, Marie-Thérèse d'Autriche et après elle, Joseph II, ne venaient-ils pas de se distribuer la Pologne, sans que la France de Louis XVI fût intervenue, brandissant l'épée de soldat de Dieu, de champion de l'humanité ?

Or l'Angleterre était du complot. Son roi ivrogne et dément ne la gênait guère. Elle avait pour présider à ses destinées, cette lignée de diplomates incomparables qui commence à Chatam pour finir à William Pitt.

Arthur de Kergroaz était l'homme de Pitt. Accrédité à la cour de Louis XVI, dont il devenait en partie le sujet par les domaines territoriaux qu'allait lui apporter sa jeune femme, il vit venir de loin l'effroyable tourmente qui allait emporter le trône et prit ses précautions en conséquence. Il fut de tous les clubs, de toutes les associations occultes. Protestant, il fit litière du christianisme, se fit l'ami d'Anacharsis Klootz et de Chaumette aussi bien que de Brissot et de Robespierre, personnages encore obscurs, mais auxquels l'avenir réservait un rôle prépondérant.

Arthur de Kergroaz ménageait ainsi cet avenir encore inconnu.

Cependant il menait de front, avec un égal souci, avec une égale intelligence, les affaires de son mariage.

Un instant il put les croire gravement compromises.

Il était arrivé au manoir de la Croix entouré de plusieurs amis, jeunes viveurs de son espèce, dont un Anglais, James Sholton, officier de marine, l'autre Français, le baron Saint-Julien. Ces deux compagnons entre autres avaient été pour les pieux Bretons une cause de scandale, le premier par son impudeur grossière, le second par son impertinence distinguée.

La rude fierté des hommes d'Armorique ne toléra ni l'un ni l'autre, et il arriva qu'un après-midi Alain Prigent, indigné du manque d'égards des deux étrangers envers un des plus vieux serviteurs du château, releva vertement les procédés de l'Anglais.

Celui-ci, appuyé par le Français, voulut railler le jeune Breton. Les rieurs ne furent pas de son côté. Emporté par une rage aveugle, James Sholton se précipita sur son interlocuteur, les poings fermés. Sa science de la boxe anglaise selon les plus plus sûrs